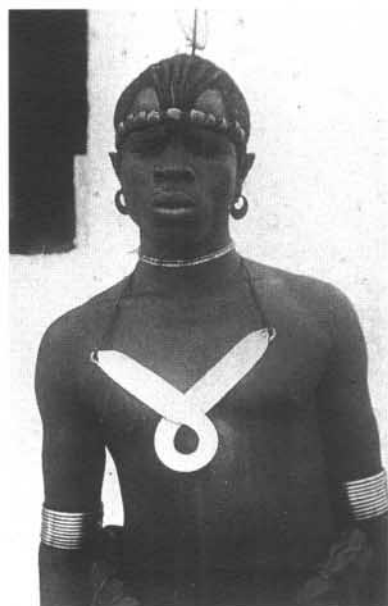




1



2



3

1. Cl. A. Hiem 1934 - 2. Cl. H. Labouret (1912-1924) - 3. Cl. Archives d'Outre-Mer (Aix-en-Provence)

Quelques notes sur le culte de *Bābá*, culte des chasseurs d'éléphants, et l'origine des *taàri* (pendentifs)

DANIELA BOGNOLO

La légende qui rapporte l'origine du culte de *Bābá* dans la tradition orale des Birifor de Malba, explique comment un chasseur qui avait épargné un vieux lion fut, à cette occasion, mis au fait des secrets d'une puissance capable de tuer les fauves d'un seul coup.

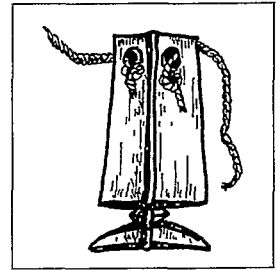
La création d'un autel consacré à cette puissance et l'observation des règles précises de comportement lui auraient permis de s'emparer des remèdes de *Bābá* en bénéficiant d'une protection particulière. L'autel, bâti avec la terre d'une termitière et composé de la représentation d'un lion, d'une butte et d'un canari toujours rempli d'eau de source, serait devenu le moyen d'honorer *Bābá* et de transmettre son enseignement.

L'utilisation de certains objets propres à *Bābá* permettait de distinguer, parmi les chasseurs, ceux qui étaient capables de tuer les éléphants¹. En effet, ces derniers portaient sur la poitrine un grand pendentif en ivoire, appelé *Komé*, représentant la tête de l'éléphant².

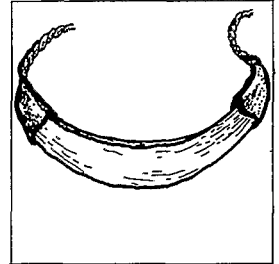
À l'origine, les chasseurs initiés à *Bābá* étaient presque tous des Thuúnà puis ce culte se répandit dans les autres groupes. Les Lobi furent initiés par les Thuúnà et ils reçurent de ces derniers comme signe distinctif le *Bābá Kúlón*, insigne des étrangers initiés à ce culte, représentant une défense de l'animal tué³. Par la suite les *Dagara* reçurent le *Thilnumé*, représentation des défenses d'un éléphant en position d'attaque⁴. À leur tour les Birifor adoptèrent le *Katirahonkur*, figurant la trompe et dont le nom signifie "un animal casse tous les arbres de la brousse"⁵.

Dans chaque village, on pouvait organiser des battues collectives pour chasser du territoire les éléphants considérés comme dangereux. Cette tâche était confiée, selon les prescriptions des Thuúnà, chefs de terre dans la plus grande partie de la région, aux *bābádará* de n'importe quelle ethnie.

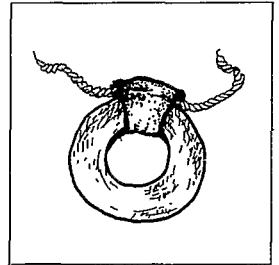
Les chasseurs protégés par *Bābá* "devaient avoir une très grande pureté de vie" (M. Père, 1988, 1 : 216). Après avoir tué trois éléphants ils avaient le droit d'initier un autre chasseur au culte, mais un seul à la fois. De même pour



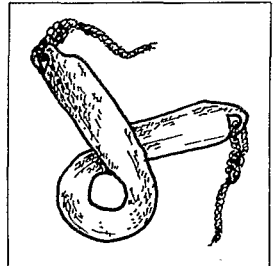
Komé



Bābá Kúlón



Thilnumé



Katirahonkur

1. Tradition orale sur l'origine du culte recueillie dans les villages de Holly (canton de Perigban), Bonko-Gbalanti (canton de Gaoua), Baringuira (canton de Malba).

2. Kalangbara Brousse (canton de Passena), de Sib Onlaré, sculpteur d'origine thuún. Thuún (pluriel thuúna), nom des *tee sè* en lobiri, M. Père, 1988 : 689.

3. Holly, des anciens du village dont un *bābādaár* birifor.

4. Legmouin (canton de Legmoin), de Da Dari d'origine dagara, devin guérisseur, et les anciens de Holly d'origine birifor (canton de Perigban).

5. Voir les anciens de Holly, note 3.



Phumbii Thuunō en ivoire

6. Village de Latara (canton de Kampti), Palé Kouinthe, sculpteur d'origine thuún, fils du *bābādaár* Sib Foumina.

achever son initiation, le néophyte devait se référer aux Thuúnà seuls détenteurs des secrets définitifs sans lesquels aucun chasseur, même le plus courageux, n'aurait pu devenir *bābādaár* et initier à ce même culte une autre personne.

La première phase comportait un ensemble d'épreuves réalisées pendant une période d'absolue abstinence sexuelle et de pureté alimentaire. La phase suivante impliquait la résidence dans la maison du prêtre thuún pour une longue période pendant laquelle l'initié devait rester exclusivement au service de son maître et travailler ses champs. Cette dernière épreuve surmontée, il pouvait retourner chez lui pour construire l'autel dédié à *Bābā*. Après avoir tué un premier éléphant, il retournait chez le prêtre, avec les défenses et la queue de l'animal, pour recevoir un bracelet et un pendentif en ivoire dont il se parait pendant les grandes cérémonies, exhibant ainsi son appartenance à la confrérie. Le pendentif devait obligatoirement être fabriqué par un sculpteur qui avait reçu du *bābādaár* le "remède" permettant de sculpter l'ivoire.

Pour essayer de soustraire ce culte aux Thuúnà, des Lobi et des Birifor imitèrent le *Komé*, s'arrogeant ainsi le droit d'achever l'initiation. Mais ce pouvoir ne leur fut pas reconnu et ces gens furent surnommés ainsi que le pendentif qu'ils portaient : *gnamjouié*, c'est-à-dire "la fausse force qui le tuera". Le mot *gnama* était utilisé, en particulier par les Dioula, pour désigner des individus troubles ou pour identifier des objets capables d'avoir une influence néfaste sur quelqu'un. Ces "faux" pendentifs *taðri* n'auraient pu maintenir leur rôle protecteur et seraient devenus dangereux. Tous ceux qui, non initiés à *Bābā*, voulaient en porter mouraient d'une mort violente ou tués par les éléphants. Aussi, l'utilisation rituelle de ce type de pendentif fut abandonnée et son emploi fut laissé au "plaisir des richards", dit-on le plus souvent.

Une autre prérogative des vrais *bābādaár* était le droit d'utilisation des "*phumbii thuunō*", petites statuette en ivoire utilisées pour la divination. Seuls certains sculpteurs pouvaient en fabriquer et la plupart d'entre eux étaient des Thuúnà⁶.

Autrefois seuls les Thuúnà possédaient le culte de *Bābā*, qu'ils avaient reçu des Koulango. Tous se rendaient chez ces derniers pour être initiés et connaître les remèdes permettant de tuer les éléphants qui, en ce temps là, détruisaient les cultures. Plus tard, à cause des mariages, ces "secrets" passèrent aux Lobi, mais souvent, «ces derniers se rendaient à la chasse sans avoir terminé l'initiation et pour cette raison ils n'en revenaient pas».

«Djuno Kambou était un Lobi qui habitait à Tobinkoura (Gbabora) sur la route de Kalangbara. Il était connu comme un grand chasseur qui connaissait les remèdes aidant à tuer les fauves, mais il n'avait pas encore terminé son initiation à *Bābā*. Un jour (c'était en automne 1985), il est parti en

brousse et n'en est plus revenu. Ses fils ont abandonné la maison de peur que *Bābá* ne les tue. Actuellement, pour trouver *Bābá*, il faut aller jusqu'à Quikona (vers la Côte-d'Ivoire) où vivent toujours des *bābádárá*» (Sib Onlaré, voir note 2).

A Donko, Somé Koumbou, d'origine birifor, possède trois pendentifs *gnamjouié* qui appartenaient à son oncle paternel⁷. Ce dernier après avoir perdu son pouvoir comme détenteur du culte de *Sipue*, l'hippopotame, hérité de son oncle maternel Koko Somé (G. Antongini, T. Spini, 1981 : 197-198), se para avec cet insigne pour essayer de recouvrer un certain prestige. Malgré la fausseté reconnue de ses pendentifs, Koumbou Somé, chef du village et fondateur du marché de Donko, s'en pare encore pendant les grandes réunions, affirmant qu'il ne le fait que par habitude et pour la beauté.

Aux alentours de Gaoua, à Bonko Gbalanti, un sculpteur d'origine birifor, Youl Bounlaré, entretient un grand autel créé par son trisaïeul Sona Palé, premier chef de terre⁸. Cet autel lui aurait été transmis par héritage. On peut y voir deux grandes statues d'éléphants construites, selon l'actuel propriétaire, vers 1850 par son grand-père le *bābádaár* Okuena Palenfo et toujours entretenues. Si on examine attentivement ces statues on peut remarquer que leurs yeux sont faits avec des torches électriques en fer de type militaire. La pénétration coloniale dans la zone ayant commencé vers 1897 avec le capitaine Cazemajou, on peut supposer que cette partie de l'autel fût bâtie après cette date quand le culte de *Bābá* s'était déjà répandu et n'était plus la seule propriété des Thuúnà. Youl Bounlaré affirme garder les secrets de *Bābá* et avoir le droit d'initier n'importe qui.

Mais, s'il connaît parfaitement le mythe d'origine du culte et fait la différence entre les pendentifs en ivoire et leur utilisation spécifique, il a affirmé ne pas posséder de pendentifs, refusant de nous montrer d'autres objets liés au culte et de nous autoriser à photographier ce qu'il identifie comme l'autel de *Bābá*.

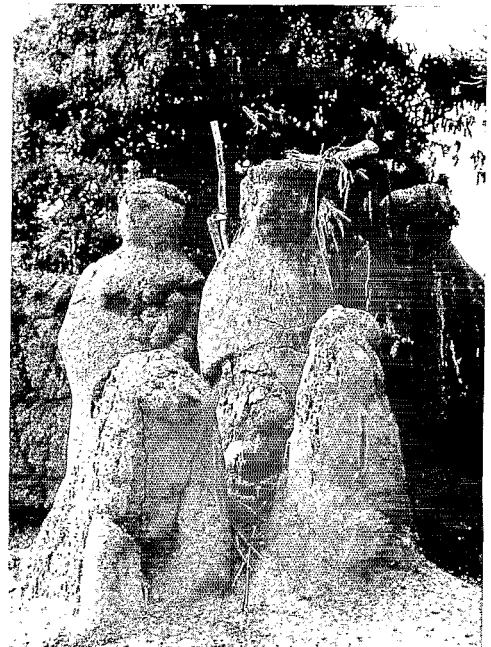
Près de là, dans le village de Lu, le chef de terre de Bonko, Kiakithé Palé, a hérité de son oncle maternel Leounko Palé, un autel en terre avec les représentations d'un animal, d'un cône, et de trois figures d'ancêtres, dont il n'a pas pu ou voulu donner les noms. Il a identifié l'autel comme étant celui des chasseurs et l'animal comme un lion, mais n'a donné aucune autre explication, affirmant que lui-même n'en avait pas reçue de son oncle.

A Vourbira, dans la maison de Binduté Da, se trouvent deux autels de la chasse,

7. Village de Donko (canton de Batié-Nord), Somé Koumbou d'origine birifor, chef du village et du marché.

8. Bonko-Gbalanti, Youl Bounlaré d'origine birifor, sculpteur, neveu du *bābádaár* Palenfo Okuena.

*Autel de Bābá de Kiakithé Palé
Village de Lu, 1988*



le premier à l'extérieur et le deuxième à l'intérieur de la maison. Ils se différencient entre eux par la forme et le contenu, mais les fils de Binduté les donnent tous deux comme des autels de *Bābá*. La narration de l'initiation de Binduté Da à *Bābá* nous a été faite par ses fils Pascal Kambou et Binathé Kambou⁹.

«Avant notre naissance, Binduté reçut des colons, dans le mois de septembre, un fusil pour tuer les animaux qui envahissaient la région.

Un jour des Blancs lui demandèrent de les amener à la chasse aux éléphants. A cette occasion, il tira sur un éléphant sans réussir à le tuer. L'éléphant l'attaqua et le blessa sérieusement. Il fut alors amené à l'hôpital de Gaoua où il resta longtemps. A sa sortie, il décida de s'initier à *Bābá*. Il avait appris qu'à côté de Bouna en Côte-d'Ivoire vivait un vieux chasseur d'éléphant *thuún*, Djorgna Hien, et se rendit chez lui. L'initiation lui coûta cher : un bœuf, dix poulets, un chien, un chat, de la bière de mil en grande quantité et neuf mois de travail en trois fois dans les champs de Djorgna Hien. Celui-ci lui montra les remèdes de *Bābá*, la façon de se peindre le visage avant d'aller à la chasse à l'éléphant et la chanson à chanter, en faisant trois fois le tour de l'animal tué, avant de commencer le dépeçage.

Binduté Da avait lui-même initié un chasseur dénommé Kodio Kambou. Agé d'environ 55 ans, ce dernier n'a jamais pu terminer son initiation car Binduté est mort avant de pouvoir lui confier ses dernières instructions. Aucun des fils de ce dernier ne peut jusqu'à présent le remplacer dans cette tâche. Aussi Kodio devrait recommencer tout le processus initiatique. Cependant Djorgna étant mort, personne ici ne connaît d'autres *bābádárá*.»

D'après Hien Tehielthé chef de terre de Sewéra, fidèle ami de Binduté, l'histoire de la chasse aux éléphants demandée par l'administration coloniale semble avoir été à l'origine d'un grave conflit entre Binduté Da et Bagor Hien, autre très important *bābádaár* de la région, à la suite duquel les villages de la région de Tiol se seraient divisés.

«Bagor Hien avait refusé en effet d'initier Binduté Da au culte de *Bābá*, car, des porteurs avaient été tués par l'éléphant blessé et le "prix du sang coulé" n'avait jamais été payé. Dans l'année précédant le *j̄ɔrɔ*, le sang ne doit pas couler ; il faudrait un trop grand nombre de bœufs pour réparer ce sacrilège. Pour cette raison Binduté Da se fit initier par le chasseur *thuún* résidant en Côte-d'Ivoire».

L'autel de *Bābá* à l'intérieur de la maison de Binduté Da est constitué par des mâchoires d'éléphants superposées ; mais on ne retrouve pas d'éléments qui ressemblent à ceux d'autres autels déjà vus, alors que celui de Bāgor, d'après son fils Ciobor, est bâti avec des défenses posées sur des grandes statues en banco. Cela signifie-t-il que chacun peut construire l'autel de *Bābá* selon son choix ou, mieux, selon les indications reçues par le *bābádaár* initiateur car, il

9. Vourbira (canton d'Iri-diaka), Kambou Pascal et Kambou Binathé, d'origine lobi, fils du *bābádaár* Da Binduté.

s'avère le plus souvent que la vraie force du *thil* est acquise par l'absorption de son "médicament" et par l'utilisation des objets et des amulettes qui lui sont consacrés ? Parmi ces objets, les *taàri* en ivoire liés au culte de *Bābā* ont sûrement joué un rôle symbolique très important, aujourd'hui amoindri, mais encore bien conservé par la tradition orale.

*Album de photos H. Labouret
1912-1924*

